

déjà on était trop en scène dans un salon, elle était effrayée de jouer un rôle dans ce théâtre en plein vent qui s'appelle les courses. Elle aimait bien mieux rêver et méditer dans les solitudes. Elle n'avait jamais eu une heure de coquetterie, si ce n'est la coquetterie du sacrifice. Elle s'habillait toujours bien, parce que c'était toujours dans sa nature d'habiller sa robe quand sa robe ne l'habillait pas, mais elle ne posait jamais. Que lui faisait l'admiration de tout le monde à cette amoureuse qui cherchait l'ombre et le silence ?

Elle avait hâte de retourner au château de Parisis. Mais, quel que fut l'attrait, du souvenir d'Octave, elle subissait malgré elle le charme de lord Sommerson bien plus qu'elle n'avait subi celui de Santa-Cruz.

## II

*A travers la passion*

Le lendemain, Violette reçut ce billet :

*Ma chère inconnue,*

*Je vous ai trouvée si belle hier aux courses qu'il n'est pas impossible que vous vous souveniez de moi, d'autant que je vous ai emportée toute vive en Angleterre. Si je vivais des siècles je ne vous oublierai pas, vous m'avez pris par l'âme comme par les lèvres, votre voix chante toujours à mon oreille. Je vous aime sans le vouloir.*

*Je suis venu à Paris pour mes chevaux et pour une affaire d'honneur. Vous savez*

*qu'on ne se bat pas en Angleterre, le pays par excellence des préjugés.*

*Une dame de mes amies, à cette heure loin de Paris, m'a donné la clef de son petit hôtel, rue Lord-Byron, n° 12. Je vous attendrai demain toute la journée sans trop désespérer de vous voir venir. Je veux me jeter à vos pieds et vous demander ma grâce.*

SOMMERSON.

Violette relut trois fois cette lettre, tout en se demandant si elle se hasarderait dans le petit hôtel.

Elle ignorait que ce fût l'hôtel du Plaisir-Mesdames, dont on avait beaucoup parlé, grâce à une expression de Monjoyeux.

Bérangère vint la voir dans la journée.

— Est-ce que vous avez jamais passé par la rue Lord-Byron, lui demanda Violette.

— Souvent. C'est presque le nouveau monde dans Paris, car il n'y a que des Américaines. Vous savez bien que la comtesse de Montmartel a son jardin rue Lord-Byron. Je me trompe, c'est le jardin de la Charmeuse ou plutôt le jardin de ses amoureux nocturnes.

C'est rue Lord-Byron que Léopold Le Hon a son hôtel, pareillement le prince de Capoue. J'oubliais : c'est aussi rue Lord-Byron que quelques-unes de ces dames ont institué un cercle dont j'ai failli être.

Violette se souvint qu'on lui avait parlé de ce rendez-vous de femmes du monde.

— Savez-vous le numéro ?

— Oui, c'est le numéro 12. Une grille, un jardinet, un frêne pleureur. Je vois cela d'ici.

Violette fut jalouse : il lui sembla que lord Sommerson était comme un loup dans la bergerie.

Jusqu'à là elle n'était pas décidée à aller voir le marquis, mais elle se dit tout bas : J'irai !

Elle attendit la brune, comme si c'eût été une mauvaise action de s'aventurer dans l'hôtel du Plaisir-Mesdames. Ou plutôt c'est parce qu'elle rougissait d'obéir à son cœur. Le souvenir de cet homme la troublait et dominait sa volonté.

Quand elle arriva devant la grille elle ne se sentit pas la force de sonner, mais la peur d'être reconnue réveilla sa main. Elle sonna.

Le négrillon vint ouvrir. Elle était atten-

due, car le négrillon se détourna silencieusement sans lui demander son nom.

Elle monta le perron avec de rudes battements de cœur. Elle franchit le seuil, elle traversa l'antichambre, elle s'arrêta au milieu du salon, surprise de ne voir personne.

La nuit était presque venue, mais on distinguait encore une figure vivante d'un portrait.

Violette fit encore quelques pas. Elle se trouva devant l'escalier d'une petite serre, où fumait lord Sommerson, qui n'avait pas entendu sonner. Il ne fut averti de la présence de Violette que par les jappements d'un petit griffon écossais qui montrait les dents, même aux plus belles créatures.

— Robinson! s'écria le marquis, qu'est-ce que c'est que cela? Je vous condamne au pain et à l'eau.

Tout en parlant ainsi, lord Sommerson avait franchi d'un seul bond les quatre marches de la serre pour prendre Violette dans ses bras.

On voyait que c'était sa manière de saluer les femmes.

— Comme votre cœur bat! lui dit-il. C'est donc bien effrayant de venir ici?

— Oui, lui dit-elle, c'est effrayant, parce que je vous aime et que vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas!

Le marquis était tombé avec Violette sur un canapé. Il lui prit la tête dans les mains et la baisa avec passion depuis les cheveux jusqu'au cou, comme si vingt baisers n'en devaient faire qu'un.

— Comme je m'ennuyais! comme je me sentais seul depuis ce bal de l'Opéra!

Et le marquis embrassait encore Violette.

Devant cette éloquence, elle ne trouvait rien à dire. Elle le regardait. Plus elle le voyait, plus il lui rappelait Parisis, mais elle était choquée de son accent anglais. Les mots passionnés perdaient de leur force; quoiqu'elle fût prise au cœur, elle avait envie de rire à certaines expressions. Lord Sommerson commençait même çà et là ses phrases en anglais.

Violette fit cette réflexion qu'après tout l'amour parlerait hébreu qu'il se ferait com-

prendre, parce que l'amour ne se croise pas les bras : il a le génie de la pantomime.

— Mon bel ami, dit-elle au marquis, vous vous imaginez peut-être que je suis venue ici, emportée par ma passion, pour me laisser reprendre à vos magies ou à vos malices? Mais je suis venue voir un ami et non un amant. J'ai fait une rude pénitence des heures de folie que vous m'avez imposées dans les fumées du vin de Champagne. Je n'en boirai plus jamais quand je serai avec vous.

— Madame, je suis de trop bonne compagnie pour vouloir vous aimer malgré vous. J'ai voulu vous dire que de toutes les femmes de Paris vous étiez la seule qui me fût restée au cœur. Et pourtant, je vous ai bien peu vue!

Il regardait Violette, presque invisible dans le demi-jour, à travers son voile qu'il avait deux fois relevé.

— Comme un rayon de soleil ferait bien sur cette figure.

— Vous croyez? Eh bien! vous vous trompez. Je suis, comme on dit, une élégie en longs habits de deuil. Pour les femmes qui pleurent,

les années comptent double. J'ai déjà vingt-trois ans d'après le calendrier, mais d'après mon miroir j'en ai vingt-huit.

Lord Sommerson fit jaillir la lumière d'une allumette.

Si Violette avait eu vingt-huit ans, elle eût peut-être soufflé sur l'allumette, mais comme elle n'avait que vingt-trois ans, elle permit au marquis d'allumer un candélabre à trois branches.

Elle remarqua que dès qu'il eût allumé les trois bougies il en éteignit une, comme si la troisième dût lui porter malheur.

— Vous êtes donc superstitieux? lui dit-elle.

— Comme un enfant; je crois aux contes de fées, je crois aux sortilèges, je crois au diable; si je croyais à Dieu, je croirais à tout.

— C'est étrange, dit Violette, comme vous ressemblez à un de mes amis! Avez-vous oui parler du duc de Paris?

— Comment donc! Je l'ai connu; nous vivions tous les ans huit jours ensemble au moment des courses d'Epsom. Ah! c'était l'archiparisien celui-là; il donnait des leçons

de savoir-vivre. Depuis Brummel, on n'avait pas vu un homme si merveilleux.

— C'est donc pour cela que vous lui ressemblez.

— Oui, je me suis évertué à le copier jusque dans ses excentricités. Je l'ai trop peu vu, mais j'ai vu beaucoup de femmes qui ont vécu avec lui et qui ont vécu avec moi. C'est par là que j'ai repris la tradition.

Violette remarqua alors que lord Sommerson ne la regardait pas seulement en amoureux; il semblait l'étudier en philosophe.

Mais pourtant c'était de l'amour qui tombait de ses yeux profonds et lumineux.

Comme elle détournait les siens, elle les porta sur un des quatre portraits de femmes accrochés dans le salon.

— Mais je connais cette femme-là, dit-elle. Elle chercha bien.

— Je ne la connais pas, dit lord Sommerson, mais je l'aime rien qu'à voir son portrait.

Violette chercha encore.

— C'est la comtesse d'Entraygues, dit-elle.

Une grande émotion l'avait saisie. Une larme tomba de ses yeux.

Et elle ajouta :

— Une de mes rivales; car, je ne cache rien de ma vie : j'ai aimé le duc de Parisis.

— Pardieu! dit le marquis, je le savais bien! Chaque fois que je rencontre une Parisienne un peu affolée, je reconnais tout de suite la marque de mon ami. Il a donné le diable aux femmes.

— Dites-moi, que fait donc ici ce portrait?

— Je n'en sais rien. La pauvre femme est morte, mais son âme est là. Pourquoi ne me demandez-vous pas ce que les autres portraits font dans ce salon?

Violette regarda le portrait qui était de l'autre côté de la cheminée.

— Mais c'est encore une de mes rivales, dit-elle, c'est madame de Campagnac.

— Je ne sais pas bien son nom, dit le marquis d'un air insouciant. Je la trouve très belle, un grand air qui cache la passion, mais si on regarde bien on voit le feu sous la neige.

Violette avait déjà regardé les deux autres femmes.

— Je ne connais pas celle-ci, dit-elle en montrant la troisième.

C'était la Femme de Neige.

La Femme de Neige! On l'a vue apparaître à Paris, où elle avait juré de ne laisser tomber que son dédain; mais elle avait passé sur le chemin d'Octave de Paris; elle avait subi le charme; elle avait tout oublié dans ses bras.

C'était la plus belle et la plus fière des Norvégiennes, la comtesse Ève de Thorshawen. Elle était née voyageuse, elle était née romanesque.

— C'est donc une de vos amies? demanda-t-elle à lord Sommerson.

— C'est la maîtresse de céans!

— C'est la vôtre?

— J'aime trop toutes les femmes pour avoir une maîtresse; si j'avais une maîtresse, ce serait vous, Violette.

Le portrait de Violette elle-même était là.

Le marquis la prit par la ceinture, pour la conduire devant son image. C'était, comme les autres, un portrait fort ressemblant et fort beau.

— La connaissez-vous? reprit le marquis.

— Non, dit-elle, toute rougissante, je ne la connais pas.

Elle était toujours fort émue. Elle ne comprenait rien à ces portraits qui jouaient aux quatre coins. Pourquoi elle-même était-elle là?

— N'est-ce pas que vous êtes belle? dit lord Sommerson.

— C'est la comédie des portraits, dit Violette. Qui donc nous a toutes peintes ainsi?

— Que vous dirai-je! Je ne suis pas chez moi. On a aujourd'hui des portraits comme on a des joujoux.

— Mais qui donc s'avise de me peindre sans ma permission?

— Ma foi, les portraits ne sont pas signés, mais ils sont de la même main. Il n'est pas douteux que ce sont là des portraits faits d'après des photographies, comme on fait aujourd'hui des Greuzes d'après des gravures. Ne m'en demandez pas davantage: je ne sais rien de ce qui se passe ici.

Violette regardait toujours son portrait.

— Vous savez que si je ne me trouvais pas si jolie dans cette peinture, je déchirerais la toile avec ce petit poignard d'or que je vois là.

Qu'est-ce donc que cet hôtel qui est pres-

que un scandale pour Paris? Vous m'avez ensorcelée pour m'y faire venir.

— Je vous avoue que je ne sais pas, répondit lord Sommerson d'un air dégagé. C'est par hasard si la clef m'est tombée dans les mains. C'est le secret d'une femme, je ne vous le dirai pas.

— Mais à qui donc appartient cet hôtel?

Lord Sommerson montra le portrait de la Femme de Neige.

— Voilà! dit-il. C'est une grande dame norvégienne qui a toujours la nostalgie de la neige. Voilà pourquoi elle est repartie pour le Nord. Je crois que si elle a accroché ici ces autres portraits, c'est qu'elle a trouvé dans ces figures l'idéal de la beauté comme elle la comprend. Quelle est celle que vous aimez le mieux dans ces quatre femmes?

Violette montra madame d'Entraygues.

— Celle que j'ai le plus haïe, dit-elle tristement.

### III

#### *Violette oublie de s'en aller*

Une heure s'était passée, Violette avait raconté à Sommerson, qui la savait bien, l'histoire de ce bal masqué où quatre grandes dames s'étaient déguisées en dame de cœur, dame de pique, dame de trèfle et dame de carreau.

— Il en manque deux ici, dit-elle en soupirant.

Elle pensait à Geneviève.

— Ne parlons pas des tombeaux, dit le marquis en pâlisant.

Violette tendit la main au marquis.

— Non! non! dit-il. Quand la porte s'ou-